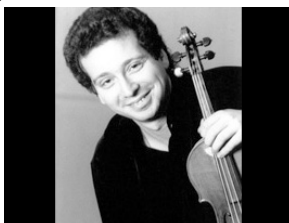
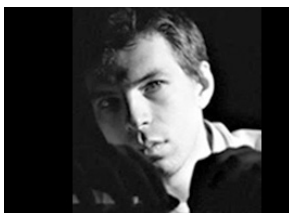


Photos : Dmitri Makhtin DR ; Andreï Korobeïnikov DR



OPÉRA
de Rouen Haute Normandie

SAISON 2009-2010

CONCERT RUSSE

Notice musicologique

PIOTR ILITCH TCHAÏKOVSKI (1840-1893)

Concerto pour piano et orchestre n°1 en si bémol mineur opus 23

Des trois Concertos pour piano composés par Piotr Ilitch Tchaïkovski, seul le premier s'est durablement imposé au répertoire, devenant même l'un des chevaux de bataille obligés pour tous les virtuoses et broyeurs d'ivoire. À la fois dynamique et lyrique, de proportions parfaites, riche d'écueils techniques, cette fresque brillantissime a, il est vrai, tout pour séduire public et interprètes. Lorsqu'il l'écrit, à la fin de l'année 1874, Tchaïkovski n'est encore qu'un jeune musicien prometteur, professeur d'harmonie au Conservatoire de Moscou, partagé entre les tendances occidentalistes des frères Rubinstein et les slavophiles déclarés du Groupe des Cinq. Il a déjà composé deux symphonies, trois opéras (Le Voïévode, Ondine et Opritchnik), son premier Quatuor à cordes et plusieurs poèmes symphoniques hauts en couleurs (L'Orage, Fatum, Roméo et Juliette, La Tempête). Le bénéfice de ses partitions publiées lui a permis de louer un appartement de trois pièces et d'engager un domestique ; il avait jusque-là habité à Moscou chez Nikolaï Rubinstein, mais les incessantes leçons de piano de ce dernier le forçaient souvent à se réfugier avec son papier à musique dans des cafés d'étudiants. Le Premier Concerto est composé dans l'exaltation de cette indépendance et de sa notoriété naissante. Satisfait de son œuvre, Tchaïkovski s'est empressé de la soumettre à l'approbation de son mentor Rubinstein, qui lui déclarera sans vergogne qu'à part « deux ou trois pages à sauver, tout le reste était bon à flanquer directement au panier ».

Dans sa colère, Tchaïkovski supprima aussitôt le nom de Rubinstein en tête de l'ouvrage et offrit la dédicace au fameux chef et pianiste Hans von Bülow, dont il venait de faire la connaissance. C'est ce dernier qui en assura la création, quelque peu exotique, au Music Hall de Boston, le 25 octobre 1875, sous la

direction de Benjamin Johnson Lang. Joué le mois suivant à Saint-Pétersbourg, il fut accueilli triomphalement et ne quittera plus dès lors l'affiche. Rubinstein devait d'ailleurs fort loyalement revenir sur son jugement initial peu amène et s'en faire l'ardent propagateur, le jouant notamment dans le cadre prestigieux de l'Exposition Universelle de Paris en 1878. Il est vrai que ses critiques tombaient plutôt à plat : loin de mettre en branle des « thèmes usés », le concerto séduit par sa fraîcheur mélodique et sa richesse d'invention ; et bien que redoutable –avec des tournures peu usitées, des bonds acrobatiques, des courses sur toute l'étendue du clavier, des croisements périlleux - la partie soliste n'a de toute évidence rien d'injouable.

Le concerto s'ouvre, *Allegro non troppo e molto maestoso*, par une grandiose et célèbre introduction, qui a donné lieu à maints arrangements et transcriptions. Le thème puissant est d'abord exposé par l'orchestre sur les accords épiques du piano. Celui-ci se lance ensuite dans une brillante cadence parcourue de traits virtuoses, avant de s'unir au tutti pour une éclatante péroraison. Après une accalmie, débute l'*Allegro con spirito*, de forme-sonate sur trois thèmes. Le premier, en octaves haletantes au piano, aurait été noté par Tchaïkovski sur un marché ukrainien ; le deuxième s'élève aux bois comme une plainte lyrique ; enfin un dernier motif, apparenté à la berceuse élégiaque de Roméo et Juliette, est doucement murmuré par les cordes. Le développement fait s'opposer sur un pied d'égalité soliste et orchestre, dans une densité sonore digne d'une symphonie alternant avec des épisodes rêveurs aux nuances subtiles. Deux tumultueuses cadences mettant particulièrement en valeur le registre aigu du clavier encadrent la réexposition, puis la coda conclut avec vigueur.

L'*Andante semplice*, de construction fort libre, débute dans un climat de sérénade, avec un thème pastoral et nostalgique chanté par la flûte. La finesse de la partie de piano, les chaudes interventions des bois, maintiennent ce caractère champêtre de soirée russe à la Tourgueniev. La partie centrale, *Prestissimo*, fait en revanche tourner une valse rapide et mystérieuse, reprenant le thème d'une chanson française, « Il faut s'amuser, danser et rire », que fredonnait souvent Désirée Artôt, cantatrice bien-aimée du musicien. Puis la rêverie reprend, ornée de trilles, avant d'expirer en longs arpèges empruntés à Roméo et Juliette.

Le truculent finale, *Allegro con fuoco*, démarre ex-abrupto sur un thème bondissant de danse cosaque, aussitôt suivi de variations, où sont magnifiquement sollicitées les aptitudes percussives du piano. Un second motif, plus lyrique, proche de celui de l'introduction, ponctue cette étourdissante « kermesse villageoise ». La partition s'achève en feu d'artifice par une course vertigineuse entre le piano et l'orchestre, débordante d'enthousiasme et de joie de vivre. **Christophe Queval**